

## DE NOTRE DESTINÉE



## Nécessité de la Concorde



**L**E 4 août 1871, après le traité de Francfort, après la Commune de Paris, avant l'achèvement de la libération commencée de la France envahie, Frédéric Le Play écrivait, dans une lettre à un ami: "Il faut en ce moment négliger les livres, pour agir sur des gouvernants honnêtes, mais entraînés par les traditions révolutionnaires qui ont tout perdu, et sur notre malheureux pays qui sue de toute part l'antagonisme."

Un pays qui n'est pas encore malheureux parce qu'il est jeune et plein de ressources, mais qui peut le devenir parce qu'il sue de toute part l'antagonisme, c'est bien notre Canada en général, et ce pourrait être aussi le Canada français un particulier.

Antagonisme de race, antagonisme de religion, antagonisme de langue, antagonisme d'intérêts et d'aspirations, antagonisme de parti, antagonisme de classe: que d'antagonismes on trouve chez nous! Beaucoup d'intérêts particuliers égoïstes mêmes trouvent leurs profits dans ces antagonismes qu'ils entretiennent, en leur sacrifiant l'intérêt général.

Pendant que le plus redoutable actuellement de ces antagonismes, celui des classes, continue sa guerre, guerre mondiale elle aussi, menée en connexion avec la guerre allemande et au profit de cette dernière, dont elle reste l'auxiliaire, les autres particularismes n'ont pu encore, généralement, cesser leurs querelles. Ils sont trop fidèles à eux-mêmes pour penser au bien commun, pour entrevoir le péril général grandissant si rapidement.

Pas besoin de démontrer cette triste réalité de nos divisions funestes, pas besoin non plus d'y insister: elles sont visibles à tous les yeux qui peuvent et veulent regarder. Inutile alors de broyer du noir, comme quelques mécontents professionnels le font avec complaisance, pour dessiner de plus en plus sombre le tableau des maux qui nous menacent et qui vont être les nôtres, si nous persistons dans nos égarements.

Mieux vaut signaler, pour les encourager, les heureux symptômes de retour au bon sens et à la concorde, qui ne sont pas encore assez nombreux, mais qui le deviendront, à tous les braves gens qui veulent ouvrir les yeux et stimuler leur bon courage. De ces heureux symptômes, il nous en vient de l'Ontario et il en lève aussi assez nombreux dans notre province. Notre revue en est un qui a été signalé avantageusement même en dehors de nos frontières provinciales. Le récent discours de M. Léon Mercier, Gouin, avocat à l'Union Catholique de Montréal sur nos amitiés ontariennes en est un autre récent, qu'il nous fait plaisir de signaler, en passant,

\* \* \*

Comment en est-on venu, dans les deux principaux camps canadiens, adversaires au point de vue de la race et de la langue, à oublier la leçon constante et bien frappante de notre histoire depuis 1760, qui nous a toujours montré des anglais rendant justice à nos droits et nous défendant, en Angleterre comme ici? Comment oublier qu'un des motifs de révolte de nos voisins du sud contre l'Angleterre fut la partialité de la métropole en notre faveur? Il est bien difficile de le comprendre.

Sans doute, nous n'avons pas eu ni tout ce que nous désirions, ni tout ce que nous pouvions même raisonnablement désirer, mais où est le peuple, même souverain, qui n'est pas dans le même cas, qui n'a pas à souffrir par quelques côtés? Certains maux sont inhérents à l'humanité des nations, comme à l'humanité des individus.

Toute la question est de discerner les remèdes vrais, qui peuvent soulager et guérir nos souffrances, des remèdes faux qui peuvent les empirer et même les rendre mortelles. Nous croyons ici, avec plusieurs et des meilleurs, conformément à une croyance autrefois générale, que le meilleur moyen de remédier à nos maux et aux maux de tout le pays, ce sont des négociations patientes et pacifiantes, des ententes où chaque côté met du sien pour permettre aux esprits modérés d'arriver à une base commune, où l'on pourra signer la paix. Pour s'entendre ainsi il faut bien s'en remettre au concours et aux négociations des plus sages et des meilleurs, des vrais chefs de la nation, dont quelques-uns sont chez nous et quelques-uns de l'autre côté, où nous n'avons pas que des adversaires. Nous ne croyons ni à la sagesse ni à la vertu des luttes intestines, aujourd'hui moins que jamais, quand nous sommes devenues, un peu beaucoup par notre faute, une minorité proportionnellement plus faible qu'autrefois. Certes, il faut lutter pour conserver notre héritage, nos droits, notre foi, notre langue; mais la lutte n'est pas nécessairement la guerre. Entre la lutte en général et la guerre en particulier, il y a une différence de procédés que certains guerroyeurs ne veulent pas voir et qu'il faut pourtant bien discerner.

\* \* \*

Lorsque le Pape Benoit XV, il y a déjà trois ans et plus, déclarait aux nations qu'il y a d'autres moyens que la guerre sanglante pour dirimer les difficultés internationales et pour obtenir les réparations des